

ANTONIO PRETE

LA PENSÉE POÉTANTE

Essai sur Leopardi

Traduit de l'italien par Monique Baccelli
avec la collaboration de Marie-José Tramuta

Copyright © 1980, 2021 by Antonio Prete.

© 2023 – ÉDITIONS MIMÉISIS
www.editionsmimesis.fr
e-mail : info@editionsmimesis.fr
Collection : *Collection Italique*, n. 3
ISBN : 9788869763670

© MIM EDIZIONI SRL
P.I. C.F. 02419370305

Cedif Diffusion
Pollen Distribution

SOMMAIRE

PRÉFACE	7
PREMIÈRE PARTIE	
MÉDITATIONS SUR LE PLAISIR	13
UN DÉSIR ILLIMITÉ	17
UN SOUVENIR, UNE RÉPÉTITION	39
L'ÉCHEC DE LA PENSÉE : POUR UNE EXÉGÈSE DE L'INFINI	53
DEUXIÈME PARTIE	
LE LIEU DE LA CRITIQUE	73
LANGUE DES SCIENCES ET ÉCRITURE	77
PENSÉE POÉTANTE ET POÉSIE PENSANTE	89
CRITIQUE DU MODERNE	99
TROISIÈME PARTIE	
CORPS, LANGAGE, CIVILISATION	113
DIFFÉRENCE ET INÉGALITÉ	117
LA « PRÉTENDUE PERFECTION » DE LA SOCIÉTÉ	135
LA FORMATION DU GOÛT	153
LA TRACE ANIMALE	177

PRÉFACE

Ce livre a pour objet la pensée de Leopardi, telle qu'elle se déploie dans le *Zibaldone*. Mais aussi dans l'écriture poétique. Il s'agit d'une pensée qui met en scène, constamment, les rapports qui s'établissent entre poésie et philosophie. Et qui écrit, sur ce fond – pour un autre temps, peut-être pour le nôtre – une cartographie de la connaissance, un plan des savoirs à la fois rigoureux et fantastique. Mais elle dessine aussi une critique de la civilisation, de ses formes de pouvoir, d'abstraction, de violence. Auxquelles elle oppose, avec grâce et légèreté, une morale de la non complicité avec le langage de l'époque. Une morale qui ne fait qu'une avec la poésie, fragile, souriante, inadaptée au monde, étrangère à ses mythes : une fleur dans le désert, une fleur du désert.

Dans le *Zibaldone* le regard sur l'être vivant – sur sa singularité physique, sensible, imaginative – n'est jamais disjoint de l'attention portée à la *physis*, c'est-à-dire à une nature qui est vie, et donc à la fois énergie et déclin, mal et remède, consommation et renaissance ; une nature qui actionne et transforme tout. Et c'est sur ce fond de cosmologie abyssale, illimitée, insondable, qu'hommes, animaux et choses sont observés et interrogés. Et l'être vivant, enfermé dans le cercle de sa finitude, est toujours confronté au *désir d'infini* qui lui appartient intimement. L'état de désir, selon Leopardi, est une pulsion humaine constante, qui en effet « naît et meurt avec l'homme ». Ce fondement biologique du désir, Leopardi ne l'a jamais négligé. De même qu'il n'a jamais manqué de souligner la corporéité, la matérialité et la concrétude du désir, auquel aucune transcendance ni aucune promesse spirituelle ne peuvent répondre. Blanche ouverture, tension impossible à combler : le désir, étant désir d'infini, est aussi désir de bonheur. Une véritable passion pour le bonheur parcourt

la pensée léopardienne : dans le sens de *pâtir* le bonheur, puisqu'il est inatteignable, impossible et à la fois constitutif de l'individu et refusé à son expérience. Être fait pour le bonheur et ne pas pouvoir être heureux : c'est sur cette coprésence que Leopardi a construit la trame de son analyse morale et de ses images poétiques, des *Chants* aux *Petites Œuvres morales*.

Le *temps* aiguillonne l'interrogation léopardienne. Le temps qui dévore l'existence, qui se fait cendre, qui a toujours déjà été. Le temps irréversible. Et pourtant, dans la langue de la poésie, ce temps fini, consumé, qui n'est plus, revient sous forme de rythme, se déploie en apparences rêvées et fugitives, en voix, en image imprécise d'un lointain fascinant. Et cette image, portée par la vague de la souvenance, nous devient proche, en quelque sorte plus intense que lorsqu'elle était vivante. Image perdue, elle reprend vie dans un vers, dans l'enchantement et la musique d'un vers. Un dialogue entre les apparences qui remontent d'un temps irréversible, voilà ce qu'est la poésie léopardienne.

Chez Leopardi, l'expérience poétique est animée par une perpétuelle interrogation, par une forte tension cognitive, cette tension que la philosophie a souvent éludée en la rangeant dans la pure logique, ou dans une méthode rassurante. Et, d'autre part, l'expérience philosophique est toujours agitée par le vent de la poésie, par son incessante recherche. Du reste – et Leopardi lui-même l'affirme – dans les moments culminants, le poète et le philosophe sont très proches, ou sont la même personne, ou ont le même regard : un regard qui sait explorer et connaître « l'intériorité et l'intégralité des choses » et qui veut « découvrir les rapports entre les choses » les plus éloignées les unes des autres, les moins analogues, les plus secrètes, celles qui nous sont les plus étrangères.

La pensée poétante de Leopardi pousse les formes de la connaissance vers l'extrême de leurs possibilités, vers l'expérience de la limite, et perçoit, sur le seuil de cette limite, que le langage est la condition – à la fois insuffisante et éblouissante – dans laquelle nous demeurons tous. Le néant, ses ombres, qui nous frôlent et nous assaillent, s'arrêtent devant le langage. Dans la dramaturgie poétique

léopardienne, ce sont essentiellement le langage et le néant qui s'affrontent.

La *pensée poétante* n'est pas seulement une modalité cognitive, c'est aussi une façon d'être de l'écriture, qui tend à unir connaissance et rythme, raison et passion, méditation et chant. Une écriture sans protection, exposée, risquée, ouverte, toujours en mouvement. Qui déplace constamment le point d'observation : du sujet à la nature, de la sensation individuelle au rythme cosmique, des formes visibles et dominantes de la civilisation à un *avant* de la civilisation, à une *antériorité* lumineuse. Dans cette antériorité, qui est à la fois transparente et irrévocable, se disposent les figures de l'*ancien*, du *primitif*, de l'*enfant* et de l'*animal* : des figures dont l'énergie poétique, soustraite à tout regret, exempte de toute nostalgie, devient source d'interrogation. L'enfance du monde est le miroir de cet enchantement, de cette vitalité des choses qui appartiennent à l'enfance de chacun. Dans ces premières figures s'allient connaissance et imagination, sens physique du vivant et plaisir de l'indéterminé, du vague, du lointain. Et c'est chez les poètes antiques que Leopardi cherchera les caractères propres à ces figures originelles : proximité avec la nature, perception du vivant, sens physique et fantastique de la relation avec le monde, légèreté et simplicité de la parole. Les nombreuses observations de Leopardi sur les animaux recouvrent les importantes interrogations qui jalonnent sa démarche théorique et poétique. Avec elles prend forme la lecture d'une différence homme-animal, autre que celle de Buffon : dans le monde animal Leopardi lit le signe de l'autre, le signe d'une corporéité, d'une simplicité et d'une sagesse dont l'homme est très éloigné. Chez l'animal, on retrouve l'espace-temps d'un rapport « raisonnable », en équilibre avec la nature. Alors qu'au contraire la civilisation a rendu opaque la perception du vivant, de sa singularité palpitante, et qu'elle a établi une irrémédiable distance avec la nature, « spiritualisé » le corps et les sens, construit un « monde dénaturé ». Comment « habiter la nature dans un monde dénaturé » : c'était déjà l'une des questions que le jeune Leopardi se posait dans le *Discours d'un Italien sur la poésie romantique*, une question qui parcourt aussi tout le *Zibaldone* et qui rebondit, intacte et dramatique, dans notre époque. Comment

habiter la nature quand elle est déjà loin, étrangère, altérée par la « civilisation », bref dénaturée.

La civilisation, en spiritualisant « les choses humaines et l'homme » a amorcé un processus d'abstraction du corps, des sens, de la singularité du vivant : l'effet aberrant de cette abstraction, c'est la guerre qui, avec une barbarie et une cécité croissantes, sanctionne l'oubli de la matérialité désirante, corporelle, visible, de l'individu.

Dans le *Zibaldone* cette mobilité du regard, cette excentricité qui privilégie l'extrême, le lointain, l'antérieur, le naturel, est une méthode de recherche et de confrontation : un cap pour la critique de la modernité.

Quand l'exercice quotidien d'écriture qu'est le *Zibaldone* interroge la bibliothèque des anciens et des modernes, c'est pour poser le regard sur la condition humaine, sur son universelle misère. S'il s'abandonne à l'excursion théorique, à la curiosité philologique, à la passion pour la langue, et pour les langues, il devient en même temps exploration de soi, méditation poétique, philosophie de la vie quotidienne : ainsi l'aphorisme fait suite à l'analyse, le fragment narratif à la notation de *journal*, la remarque philologique au souvenir d'enfance. Le *prélude* et l'*essai* sont les formes sous lesquelles Leopardi définissait lui-même sa propre recherche, sa propre écriture. Et c'est dans la trame des fragments, dans la forêt enchantée des pensées, dans le scintillement d'une idée, que prend forme la passion pour le savoir, pour les savoirs. Une passion qui a comme horizon permanent l'interrogation sur l'énigme de l'univers. La pensée leopardienne, tout en dessinant une anthropologie du mal, ne cesse de considérer la nécessité de la poésie, de son sourire. Pendant qu'elle explore le lien entre existence de l'individu et existence universelle, elle ne cesse d'interroger la voûte nocturne, dont la lune – avec sa marche silencieuse, avec sa lumière qui voile les choses tout en les dévoilant – est une figure proche, une confidente.

La pensée de Leopardi reflète, dans une même vision, le pas douloureux de l'homme et la lointaine lumière des étoiles.